

peine leur œuvre et, tout à la joie d'avoir organisé son *home*, le comte avait invité à dîner sa sœur, amie intime de sa femme, et le père de celle-ci, vieux gentilhomme en qui se reflétaient toute l'exquise politesse et tout l'esprit du dernier siècle.

Ce devait être une petite fête de famille ; on pendrait la crémaillère plus tard, avec de nombreux invités. Ni elle ni lui ne les désiraient encore.

C'était une belle journée de mai ; la jeune mariée était allée faire quelques emplettes — on ne disait pas encore *shopping* — et le comte achevait ses derniers arrangements dans son intérieur. Il apportait un soin tout particulier aux appartements de sa femme et prétendait s'y entendre aussi bien qu'elle.

Il allait furetant, arrangeant, cherchant encore quelque perfectionnement, quand on lui apporta un bijou qu'il avait choisi la veille pour sa femme. Parbleu ! il allait lui faire la surprise de façon bizarre, et il alla placer le bracelet dans le secrétaire, dont il avait trouvé la clef oubliée dans une coupe.

Où le mettrait-il ? Là... Non, c'était trop en évidence... Dans ce tiroir ?... Bast ! il est vide ! Ah ! celui-ci, avec ces lettres ; c'est là, sans doute qu'elle met sa correspondance et elle aura lieu d'ouvrir ce tiroir en rentrant.

Mais qu'est-ce que ces lettres attachées ensemble par une faveur cachetée et poussées au fond du tiroir ? C'est son cachet. Par quel hasard ? Le comte regarde et retourne le paquet. Cela ne lui appartient pas. Mais sa femme ne peut avoir de secrets. Il ne fait rien de mal. Un mouvement de curiosité est bien permis. Ces lettres sont sous enveloppe blanche. Aucune adresse. Cela est vraiment singulier. Ne pourrait-il pas savoir ce qu'il y a là-dedans ? Avec son cachet, il pourra refaire le paquet tel qu'il était... Et pourtant ce serait mal. Mais, encore une fois, ce ne peut être grave. Il se donne de mauvaises raisons, tourmenté par un sentiment de violente curiosité, et finit par ouvrir.

Il lit, devient pourpre ; un souffle rapide et violent sort de sa poitrine : ces lettres sont adressées à une jeune fille ; il y est question de mariage empêché ; puis elles deviennent plus brûlantes, et les dernières ne sont plus qu'un chant d'amour qui ne laisse aucun doute sur la culpabilité de sa femme.

Le comte restait anéanti parmi ces feuilles ouvertes ; il était comme frappé de la foudre. Son bonheur s'écroulait en un instant et son âme, torturée par un sentiment inconnu jusque-là, était broyée, incapable de tout raisonnement.

Cependant le temps passait. La colère qui montait en lui était si violente qu'elle ne trouvait même pas le moyen de se manifester. Point de gestes, point de cris ; tout son être se transformait sous la pression de cette passion nouvelle : la vengeance.

D'un mouvement calme, il remit les lettres dans le tiroir, ferma le secrétaire et mit la clef dans sa poche.

Puis il songea. Il se rappela un flacon de digitale qu'il avait chez lui depuis que sa mère était morte d'une maladie de cœur. La digitale ! Oui ; pas de sang, pas de traces. L'affaire La Pommeraye lui revenait en mémoire. Mais il ne voulait pas monter sur l'échafaud, et il mourrait aussi.

Mais comment éviter le scandale ? Il prit la plume et écrivit une lettre qu'on devait trouver sur lui : sa femme morte d'un anévrisme ; il n'avait pu lui survivre

et s'était empoisonné. Cela était admissible. On ne saurait rien. L'honneur des familles était sauf.

Il fallait cependant contremander ce dîner. Il écrivit à sa sœur et à son beau-père que sa femme, un peu souffrante, désirait rester seule ce soir-là, et il fit aussitôt porter les lettres. Malgré lui, la plume tremblait un peu et l'écriture était nerveuse.

Alors il se rendit à la salle à manger, où le couvert était mis, fit enlever deux couverts et envoya le maître d'hôtel chercher des friandises. Puis, hâtivement, il versa un peu de digitale dans le verre de sa femme et dans le sien. Quand elle revint, il était dans son cabinet de travail ; elle courut l'embrasser et doucement il la repoussa en disant qu'il souffrait d'une violente migraine. Il sonna et demanda qu'on servît aussitôt.

Mme de X..., très étonnée de cette attitude nouvelle de son mari, refoulait des larmes dans ses yeux. On se mit à table, lui agité d'un tremblement difficilement contenu. Quand elle but, il faillit se jeter hors de sa place pour l'arrêter ; il blêmit et brusquement il but à son tour, puis se levant :

— Je ne me sens pas bien. Voulez-vous que nous rentrions chez vous ?

— Volontiers, mais je vais envoyer chercher le médecin.

— Non ; pas de médecin. C'est inutile. Venez.

Et il passa le premier.

Quand ils furent dans la chambre bleue, toute imprégnée de cette moite atmosphère de la femme élégante, il courut fermer la porte à clef et, se retournant vers sa femme, il dit simplement, sans le moindre effet dramatique :

— Quand je vous ai épousée, madame, je vous croyais une jeune fille honnête, appelée à honorer mon foyer. Vous m'avez indignement trompé. Les hommes de ma sorte n'acceptent pas le déshonneur. Vous allez mourir, et je mourrai en même temps que vous.

Germaine ouvrait de grands yeux, pâle, immobile, se croyant en proie à un affreux cauchemar, se demandant si son mari était devenu subitement fou.

— Vous ne me comprenez donc pas, madame ? Je vous ai empoisonnée. Nous venons de boire tous les deux de la digitale, et nous avons à peine deux heures à vivre.

La femme eut un cri rauque et se jeta brusquement en arrière. Puis elle revint, calme et presque maternelle.

— Que voulez-vous dire ?

Alors la colère, contenue jusque-là, éclata.

— Ce que je veux dire ? Tenez, voici la clef de votre secrétaire, cherchez vos lettres d'amour dans le tiroir de gauche. Oh ! j'ai agi comme un voleur, je le sais, mais je ne croyais pas qu'il fût possible que celle qui porte mon nom fût... Mais cherchez donc, et brûlez ces lettres avant de mourir. Il ne faut pas qu'on les trouve.

— Ces lettres ! Malheureux ! Elles ne sont pas mien-
nes. Je sais ce que vous voulez dire. Ah ! mon Dieu, quelle imprudence j'ai commise !

— Ne mentez pas, puisque je vous dis que vous allez mourir.

— Mourir ! ah ! je veux bien. Mais déshonorée, non, cela je ne puis l'accepter... En effet, je ne sais ce que j'éprouve. Vous avez peut-être dit vrai. Je vais peut-être mourir, mais c'est trop de mourir ainsi pour une autre, et haïe de toi.

— Une autre ? Nommez-la donc.

— Elle ? Oh ! mais c'est impossible.

— Pourquoi ?